

## Le P'tit Frisé à la foire.

Quelle joie ! Quelle joie ! Le P'tit Frisé en est à demi fou... Voilà toute une semaine que les préparatifs de la foire de novembre mettent la Grand'Place sens dessus dessous ! On construit des baraques, on monte des carrousels, on dresse des tentes ! Ah ! mais... P'tit Frisé en est ! Rien ne lui échappe, de l'aube à la nuit. Suivre en courant de lourds chariots, de la gare jusqu'à la Grand'Place... Quatre grands chevaux les tirent, dans un fracas de ferrailles, de jurons, de claquements de fouets, et des étincelles jaillissent sous leurs fers, comme des feus d'artifice ! Et les maisons des forains sont si jolies ! Dire la chance de ces gens-là. Vivre dans ces roulottes, qui les accompagnent dans tous leurs voyages. Voyez ces volets verts, ces petites fenêtres ornées de rideaux blancs, et cette petite cheminée qui fume !... L'obscurité n'arrête pas le plaisir. Les forains travaillent à la vacillante lueur des quinquets graisseux. Notre Frisé, bouche bée, regarde décharger les chariots où sont entassés planches et tréteaux, pieux et câbles, chevaux de bois et caisses de toutes sortes bourrées d'objets les plus divers. Parmi tout ce fourbi, les forains circulent bruyamment, jouent du marteau, de la scie, grimpent aux échelles, tirent, poussent, se suspendent en l'air, crient et se hèlent de haut en bas. Quand les toiles blanches sont ajustées aux charpentes des baraques, le P'tit Frisé découvre toujours une fente propice pour y coller son œil malin. Il sait tout ce qui se passe dans chaque tente. Dans le carrousel à vapeur, et dans celui qu'un cheval fera tourner ; dans la friture et chez le marchand de nougat ; dans les tirs et dans la baraque des lutteurs ; au cirque, chez la voyante, au musée des figures de cire... Il est partout. Il connaît tout.

Et ça ne fait que commencer, car il est encore tôt. La grand'messe n'est pas finie, mais tout à l'heure tentes et échoppes s'ouvriront. Une foule, alléchée par la joie bruyante de la foire, affluera de la ville et des campagnes.

Le P'tit Frisé s'est planté devant le carrousel à un sou de Linnekes, juste à la place où la bâche s'ouvrira. Il sera le premier à s'y jeter, pour courir en rond et pousser aux manches de bois du modeste manège que ni chevaux, ni machines à vapeur n'actionnent. Les galopins poussent eux-mêmes. En récompense le forain autorise quelques tours gratuits.

D'autres gamins du Luiks, ou de la ruelle des Char treux, des impasses et des endroits pouilleux de la ville sont aussi là, se pressent et se querellent pour y être les premiers, car les pauvres petits n'ont pas le sou pour se payer des tours.

La grand'messe finie, surgit Linnekes, le propriétaire du carrousel, long comme un jour sans pain. Il roule les bâches et découvre les chevaux de bois et les lions peinturlurés. Les chevaux, dressés sur leurs jambes de derrière, sont gris, vert, rouges, avec de gros yeux de verre, une selle peinte en bleu, et à la place de la queue de filasse, arrachée depuis longtemps, un petit trou noir. Les lions sont terribles ! Sales, roux, avec de lourdes têtes menaçantes, tournées gueules ouvertes vers les enfants.

Le Frisé a escaladé le *moulin* le tout premier, à un signe du maigre patron. Le voilà prêt à pousser, appuyé au manche du pivot.

Les garçons et les filles qui ont de quoi s'installent sur lions et chevaux, crient et se disputent les meilleures places : celles de l'extérieur, où il y a chance, parfois, d'attraper un tour gratuit.

Ça y est ! L'orgue tourne. Il moud en râlant et en crachant une musique qui souffle, siffle, danse et sautille en rond avec le carrousel. Les gamins tendent leurs muscles et poussent de toutes leurs forces. Les chevaux de bois tournent avec une joyeuse rapidité. Chaque fois que Linnekes et

sa femme ont touché les sous, les gamins qui actionnent la machine se reposent et se laissent emporter en s'asseyant sur les planches, jusqu'à l'arrêt complet.

Le Frisé vole ainsi autour de l'orgue haletant et de Linnekes et sa femme, qui surveillent leur clientèle. Mais il semble que ce soient l'Hôtel de ville, les gens attroupés, le fond de la baraque de lutteurs, et toutes les maisons de la Grand'Place, qui tournent, tournent follement autour du P'tit Frisé.

Quand le carrousel et l'orgue s'arrêtent, on entend les clameurs de la foire. Le P'tit Frisé voit passer et se mêler des gens aux figures réjouies, qui bavardent et se hêlent. Il entend une rumeur de voix que déchire la sirène aiguë du manège à vapeur, le tonnerre de cuivre des trompettes, le sourd battement des tambours, les détonations du tir. Comme basse soutenue, un grondement confus monte en volutes et reste suspendu au-dessus de la foire.

Hardi ! P'tit Frisé ! Hardi, mon garçon ! Pousse tes chevaux de bois ! Et le vertige recommence, des heures et des heures, sans le lasser.

La matinée passe. Il ne sait plus depuis combien de temps il pousse et court et tourne. A la fin, il en est à demi fou. Il est pris de nausées à cause de tous ces tournoiements et de ce déchaînement de l'orgue poussif. Il en a assez. Il file, et un autre gamin s'empare de sa place.

Les mains enfoncées dans les poches, bien à l'aise, il flâne en se laissant porter par la foule.

— M'sieur, quelle heure est-il ? demande le Frisé à un passant.

Celui-ci considère ce franc galopin, tête nue, culotte déchirée, bas traînant sur un soulier usé et veuf de talon.

— Dites, m'sieur, quelle heure est-il ? insiste le Frisé, désignant du menton la chaîne de montre du promeneur.

Le monsieur, mi-faché, mi-amusé par la drôle de fri-mousse du petit homme, tire sa montre :

— Trois heures et quart !

Trois heures et quart ! Déjà ! Le Frisé se gratte la

tête : c'est qu'il n'est pas rentré pour manger ce midi. Oublié ! Complètement oublié !... Il n'a pas senti la faim, à cause de ce carrousel. Maintenant, il craint une tripotée et il n'osera plus rentrer à la maison avant ce soir, à l'heure où, sûrement, son père sera absent.

Oh ! la belle friture hollandaise : le P'tit Frisé hume le parfum exquis des gaufres et des beignets. Il se fraie un chemin et regarde, bouche-bée, avec des yeux d'envie.

Quel étalage ! Des monceaux de gâteaux, de bonbons, de pains d'épices ronds ou carrés, scintillants de sucre ! Des bocaux bondés de sucreries à la menthe, rouges, jaunes, blancs ; du chocolat à la crème voisine avec de grands blocs de nougat. Puis, voici des piles de gaufres dorées, trouées, légères et odorantes, et, au coin, un grand plat où s'amoncellent d'admirables et gras beignets ! Le Frisé en a l'eau à la bouche. Il y mord en idée, il connaît leur saveur. Mais, hélas ! pas le sou. Les délicieux beignets ne sont pas pour lui. Il ne peut que regarder de loin... et de près aussi.

Le Frisé s'en rapproche insensiblement, jusqu'à les toucher, son petit nez à hauteur de la belle friandise.

Dans le coin, le patron, gras et rouge, puise dans une marmite de fer, des cuillerées de pâte blanche, qu'il jette dans la graisse bouillonnante, puis il en retire les boules brunies, dégoulinantes de graisse, et les entasse sur le plat blanc. Sa femme, luisante de sueur, prépare les gaufres au fourneau voisin. Elle frotte la pâte légère dans le fer à facettes, le retourne, enlève avec le couteau ce qui déborde et brûle aux fentes, puis elle dresse les gaufres molles et chaudes sur le côté. En se refroidissant elles deviendront croquantes. Une fille en tablier blanc sert les acheteurs, qui se pressent, parmi les galopins, fourrés, comme le Frisé, tout contre l'étalage. La fille souriante compte les beignets, les pose sur un beau papier blanc, et vive comme un oiseau, saisit une boîte et les saupoudre d'une épaisse couche de sucre qui lui blanchit les doigts. Les heureux gamins qui ont des sous, achètent, mordent aux beignets et se purlèchent les lèvres auxquelles collent des parcelles de sucre.

L'eau en vient si fort à la bouche du pauvre Frisé qu'il est obligé de cracher par terre. Ah ! qu'il a faim ! Mais pas un sou ! Et il n'ose rentrer. Il bâille, en ouvrant lentement la bouche, tant que ses yeux se mouillent. Mais son bâillement d'affamé s'arrête à mi-chemin, à cause de la frayeur qu'il ressent : le gros patron vient de s'avancer en jurant contre tous ces gamins qui empêchent les clients de s'approcher ! Et il écarte les enfants avec forces menaces, en leur montrant le poing. Les voilà éparpillés comme des moineaux, par la foire, à la recherche d'autres plaisirs.

Le soleil a baissé derrière les maisons. Le soir change l'azur du ciel en teintes opalisées, sur lesquelles les toitures se découpent durement. L'obscurité et le froid envahissent l'air. On allume partout des lumières. L'acétylène jaillit, dure et blanche, des échoppes, et se répand sur la foule mouvante. Les ombres noires bougent et dansent sur les visages blafards, allongeant les nez ou tronquant les oreilles. Les lampes à arc couvrent d'une éblouissante neige de lumière les bâches bariolées. Par-ci, par-là, quelques fumeuses lampes à pétrole éclairent avarement les baraques les plus pauvres.

Le Frisé erre, puis s'arrête devant le carrousel à vapeur de Opitz, le beau carrousel fermé, pour gens riches. Entre deux chevaux magnifiquement cabrés, une dame en superbe toilette, assise à un comptoir, distribue les billets d'entrée, et entasse des piles de monnaies. Derrière elle, par les belles glaces polies, le Frisé aperçoit d'opulentes choses. Des chevaux de bois qui se balancent, l'un derrière l'autre, rapidement ; de jeunes messieurs souriants, et d'élégantes jeunes dames ; des chapeaux à plumes et de riches fourrures. Au-dessus, le sommet tournant de la tente, d'où descendent des centaines de lumières en guirlandes. Leur clarté arrache des étincelles aux barres de cuivre et aux harnachements semés de perles et de pierres vertes. Tout cela va comme l'éclair, et se multiplie aux mille petits miroirs ornés d'or. Quel miroitement de feu d'artifices, quel vibrant rayonnement ! Mais cette splendeur est interdite au Frisé !

Elle est pour les gens riches, qui dépensent beaucoup.

Il saouïle ses yeux de lumière, et s'en va.

Boum ! Boum ! Dépêche-toi, Frisé, mon garçon ! Les luttes commencent... Il se glisse comme une anguille entre les gens massés devant une baraque, où des roulements de tambour crépitent, où la voix de cuivre d'une trompette éclate.

Des lutteurs musclés, à large poitrine, paraded sur les tréteaux, croisant leurs bras à biceps saillants sur leurs maillots rouges. Ils regardent la foule, cherchant qui osera se mesurer avec eux. Le patron hurle des mots crépitants. Il présente ses lutteurs aux noms sonores. Il montre, en frappant du bâton sur les toiles enluminées, quels tours merveilleux on exécutera à l'intérieur. Puis, le tambour se remet à battre et la trompette à sonner avec un tintamarre redoublé. Mais, avant la séance, le patron veut offrir un spectacle gratuit au public. Il attrape au hasard deux des gamins, qui se pressent au premier rang. Il leur apprendra, dit-il, la boxe américaine.

Le Frisé se trouve là, avec un autre galopin du Luiks. Il se laisse hisser sur les tréteaux, trébuchant sur les marches à cause de ses souliers en lambeaux.

Les deux futés garçons savent bien qu'ils assisteront gratis à la représentation, et ils se font face, fièrement plantés sur leurs jambes écartées, en position de boxe.

— Comment t'appelles-tu ? hurle le patron, en essayant de couvrir de sa voix le tambour et la trompette qu'il fait taire alors d'un geste de la main.

— Le P'tit Frisé ! répond une petite voix dans le silence.

Le gros homme attrape la tête du Frisé sous son bras et frotte rudement la tête bouclée, jusqu'à ce qu'elle soit dans un tel désordre, que les gens rient et s'esclaffent en voyant sa drôle de figure.

— Ha ! P'tit Frisé ! Et quel âge as-tu, Frisé ?

— Dix ans !

— Quoi ? Vingt ans ? Alors tu as déjà été militaire ?

— Dix ans ! corrige le Frisé, vexé.

— Ah ! dix ans ! Eh bien ! le Frisé, nous allons t'apprendre à boxer ! Tu n'as vraiment peur de rien ?

— De rien !

— Nous allons voir ça, Frisé, nous allons voir ça !

On donne au Frisé un grand gant de cuir, qu'il passe à son petit poing droit. Il regarde hardiment la multitude de visages éclairés à l'acétylène, blancs sur fond noir. Il rit derrière le dos du patron, et menace son camarade qui est sur la sellette.

— Et comment t'appelles-tu ? Toi ?

— Kruegerke !

— Quoi ? Krueger du Transvaal ?

— Nenni ! Du Luiks !

— Ah ! Krueger du Luiks, connais-tu la boxe ?

— Que oui !

— Bien ! Nous allons voir cela !

Mais voilà ! Le patron s'aperçoit des singeries que le Frisé se permet derrière son dos, et d'un revers de main il lui envoie une telle gifle qu'il tombe à la renverse. Il s'en faut de peu qu'il ne dégringole du haut des tréteaux, à la grande joie du public. Le courageux petit homme rit comme les autres et les gens s'esclaffent en voyant le gamin tirer une langue d'une aune au patron, dès qu'il a de nouveau le dos tourné.

Le spectacle va commencer ! Les deux champions doivent se pincer le nez d'une main, tout en passant leur bras gauche sous leur bras droit, alors dans cette pose sottée et difficile, au signal : un, deux, trois ! Il faut se flanquer des coups avec le gant de cuir. Ils se démènent comme deux petits coqs de combat, y allant de toutes leurs forces, travaillant de ce bras demi-libre. Ils s'atteignent difficilement avec ce gant ballant et trop grand qu'ils attrapent avec un bruit mou, sur le nez, les yeux ou les oreilles. Si, à force de se débattre, ils lâchent prise, la main puissante d'un lutteur replace leur nez dans leur main gauche. Le Frisé et Krueger s'élancent encore l'un contre l'autre à grands coups

de gant, excités par les cris de joie du public, jusqu'au moment où les deux champions sont empoignés et envoyés dans la baraque en attendant la représentation.

Ils pourront choisir la meilleure place, là, dans ce coin, au premier rang, à côté du rideau, d'où surgiront les lutteurs, contre la piste. Ils ne perdront rien du magnifique spectacle.

Avant que cela ne commence, les deux compères observent par la fente du rideau ce qui se passe dans la rue. Leurs têtes drôlement encadrées par la toile tendue, ils voient tout et écoutent tout.

— Amateurs pour la lutte ! rugissent les lutteurs, qui provoquent le public par leur attitude.

Le poing droit est serré, dressé en l'air, le bras légèrement soutenu par la main gauche.

Dès qu'une main se lève dans la foule obscure, ils bondissent :

— Contre moi ?... Contre moi ?...

Un gant de peau gris vole en l'air, par-dessus les têtes, et s'abat dans une main brutalement tendue.

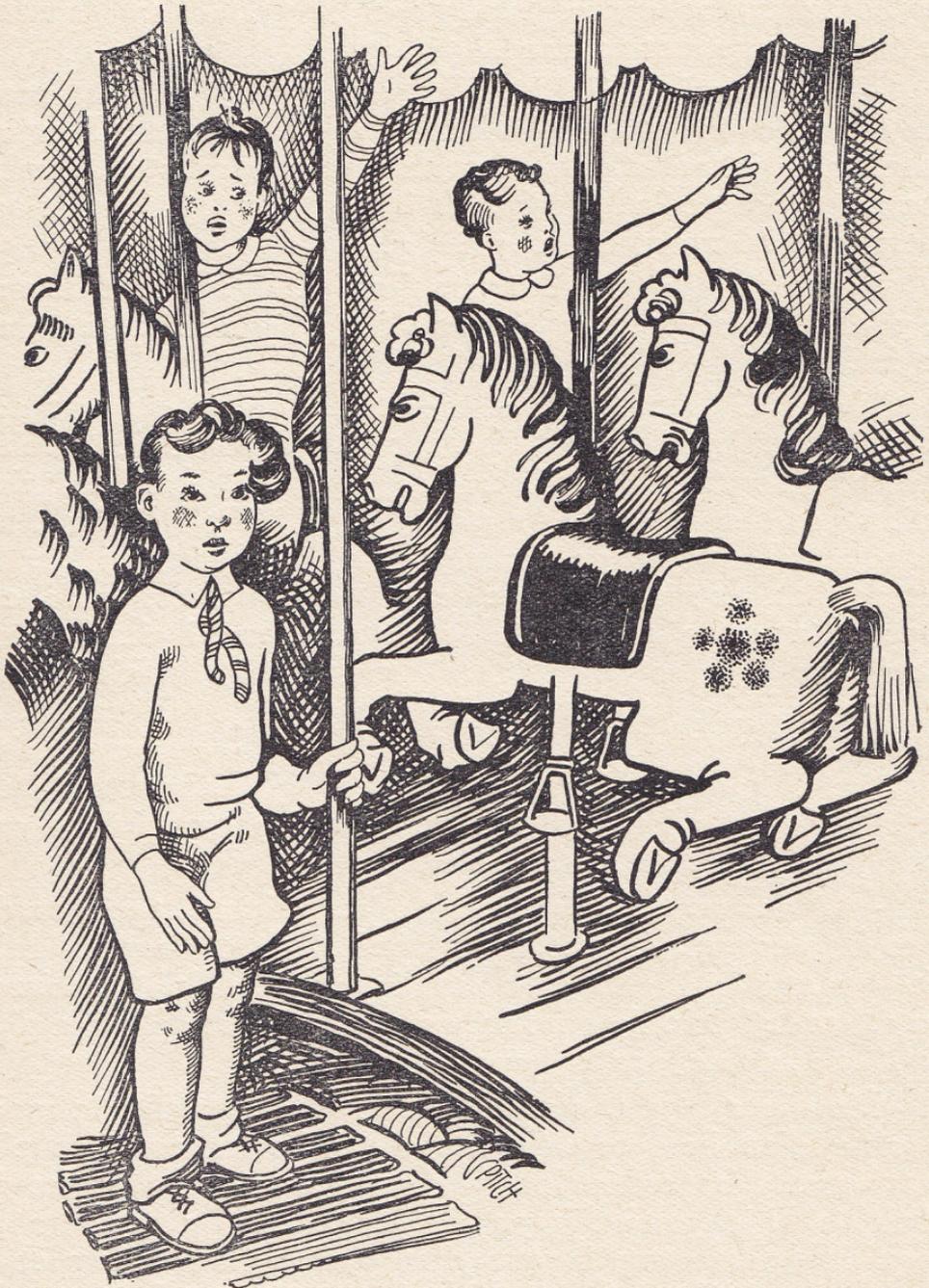
Des pieds lourds escaladent les tréteaux. Le Frisé et son camarade se jettent à leur place, et voilà la baraque bondée en un rien de temps.

Les deux sont là dans les délices, à tout observer dans la demi-obscurité. Derrière eux, au-dessus, en face, à côté les gens s'entassent, du sol jusqu'au toit de la baraque posé obliquement. Des voix bourdonnent, se croisent, se chamaillent, prêtes à éclater en violentes disputes, à la moindre contestation.

Les femmes des ruelles, en châles à carreaux bleus, ou blanc jaunâtre, échangent des quolibets avec de rudes gailards en chandails, aux membres lourds, ou avec des soldats en bonnet de police, qui veulent voir lutter leur camarade.

Le Frisé, blotti sur le côté, regarde le lourd haltère qu'on roule et jette sur la piste, dans un grand tintamarre de ferrailles.

Pendant que les amateurs de lutte se déshabillent dans



*Le voilà prêt à pousser, appuyé au manche du pivot...*  
(Page 20)

les coulisses, la représentation commence, et les hercules de foire se mettent en rang.

— Mes amis, crie la voix rauque du patron, nous ouvrons le spectacle par les exercices de monsieur Firmin, notre plus jeune athlète. Remarquez, m'sieurs et dames, comme il jongle avec les poids ! Si cet artiste réussit ses tours, n'oubliez pas de l'applaudir.

Monsieur Firmin s'avance, s'incline légèrement devant le public, et saisit les haltères. Sa forte main serre la barre de fer.

Le Frisé lève et baisse sa petite tête, en suivant des yeux les haltères qui vont de haut en bas, tournoient, voltigent et finissent toujours par être rattrapés dans les mains puissantes. Au signe du patron qui applaudit lui-même, un tonnerre de bravos se déchaîne. Le Frisé, penché sur la rampe, bat des mains et crie de toutes ses forces, tant il est joyeux de ces belles choses. Il a un peu peur, à chaque jonglerie, de voir les poids échapper à l'artiste. Mais tout a réussi. Le Frisé pousse un grand soupir de soulagement. Il regarde avec admiration le bel athlète, qui reprend paisiblement sa place, tout près de lui. Le Frisé s'émerveille en regarder ces tendons saillants, ces muscles formidables, qui font des bosses et des boules sur épaules et dos.

— Nous continuons le spectacle, m'sieurs et dames, de plus en plus fort, de plus en plus beau ! clame la voix éraillée — attention à ce tour de monsieur Muller ! Il arrachera du sol cette barre de soixante-quinze kilos, et l'élèvera plus haut que sa tête, par la force de ses bras !

Monsieur Muller paraît en maillot rouge. De la main il salue le public avec élégance. Il penche son corps souple, empoigne la barre, évalue du regard les grosses boules de l'haltère. Il le soupèse imperceptiblement pour en chercher l'équilibre. Puis, tout à coup, d'un grand effort, le cou et le dos tendus, les jambes écartées, il élève la lourde masse de fer. Le Frisé regarde, bouche-bée. Ah ! voyez ! Les jambes se rapprochent à petits coups, et la barre se met à virer

horizontalement, décrivant en l'air de lents cercles jusqu'au-dessus de la tête du Frisé, qui se recule prudemment.

— Se coucher, puis se relever ! crie le patron rauque, dans le silence oppressant.

Et l'exercice s'accomplit sans accroc : s'agenouiller, plier les jambes, les étendre avec un corps rigide et des bras tendus. Voilà l'hercule couché tout de son long, les yeux blancs fixés sur la barre que maintient en l'air le bras droit. Maintenant, il se relève. Le voilà, fièrement planté sur ses jambes, dont la ligne s'incurve, puis s'enfle aux cuisses. La large poitrine s'arrondit, surmontée d'une tête carrée rejetée en arrière sur un cou de taureau. Là-haut, brandi dans le poing formidable, luit la barre de fer. Alors, tout à coup, il lâche la barre qui retombe avec un bruit sourd sur la piste.

— Bravo ! hurle le Frisé, avec la multitude qui acclame ces muscles superbes.

— M'sieurs et dames, reprend le patron, en apaisant les clameurs, avant de reprendre nos exercices, les artistes auront l'avantage de circuler dans l'assistance. Personne n'est obligé de donner, car vous avez tous payé votre place ! Mais si vous êtes satisfaits, offrez-leur ce que vous voulez : un sou, un centime même, seront les bienvenus !

Les lutteurs fendent la foule, enjambent lestement les banquettes et présentent une tirelire en fer où le P'tit Frisé entend les sous danser joyeusement et s'entrechoquer. Ils la passent même sous son nez ; hélas ! le gamin n'a rien, mais rien ! Et il désirerait tant pouvoir glisser un sou dans la fente ! Un sou, pour ces solides gaillards qui savent tout, et qu'il peut maintenant admirer de près.

— Et maintenant, la lutte !...

Deux amateurs, le torse nu, surgissent des coulisses. Susse le Rouquin, d'abord, vêtu d'un mince et flottant pantalon bleu, et de sales bas gris troués au talon. Ses bras sont trop maigres, mais le dos est bien musclé ! Sa tête est surmontée d'une broussaille de cheveux rouges. Puis, Karnier, soldat du Fort, en pantalon noir à liséré rouge. Une lourde stature de paysan trapu, avec le large cou, et des membres

taillés à la hache. Il est gauchement planté sur ses jambes vigoureuses.

On allait les mettre aux prises. Le vainqueur se mesurera avec le lutteur Plum.

Ils sont prêts, tête baissée, corps en biais, aux deux bouts de la piste.

En prise !

La main droite en avant, ils avancent rapidement l'un vers l'autre, se retournent, ou s'esquivent, et s'observent pour s'empoigner avantageusement. Les bras enlacés, tête contre épaule, ils luttent, courbant ou pliant jambes et dos. Puis, dans un sauvage corps à corps, les voilà qui roulent sur la piste. Ils se tordent, se débattent, soufflent, halètent... Les gens, excités, se dressent, tendent le cou vers les lutteurs et se penchent au-dessus des premières rangées. Le Frisé est presque écrasé, sa petite poitrine coincée contre la rampe de bois, où, tout à coup, dans un tumulte confus et brutal viennent se heurter en roulant l'un sur l'autre Susse le Rouquin et le Karnier. Celui-ci se relève précipitamment à côté de son adversaire étendu. Le Rouquin ne bouge plus. Les genoux écartés, les mains à terre, la tête ballante, il regarde vaguement le gros soldat.

— Hé ! le Rouquin, quelle drôle de pose ! crie un loustic.

— Il est trop paresseux pour travailler ! clame une voix ironique d'un autre côté.

— Mais il lutte joliment bien ! dit le patron d'un ton encourageant.

Entourant le Rouquin de ses bras, le Karnier le traîne au milieu de la piste. Là, d'un choc rapide, il le retourne, roulant avec le corps souple. Ils sont étendus sur le côté, pantelants ; mais c'est de nouveau Karnier qui se relève. Alors, il entoure la nuque du Rouquin de son bras gauche, son bras droit enserre les cuisses, et d'un puissant effort, il le fait basculer, les jambes en l'air, et toucher terre lourdement des deux épaules.

Des acclamations confuses retentissent :

— Bravo ! Karnier ! Bravo ! Bien joué ! Fameux !

Les lutteurs se serrent la main et Susse le Rouquin disparaît dans la coulisse.

Karnier souriant, lance des clins d'œil à ses camarades délirants de joie, et s'appuie nonchalamment au portant de bois en attendant le combat suivant.

Ah ! ah ! mes amis, le P'tit Frisé est bien décidé à devenir, aussi fort que ce Karnier. Il s'exercera, dans l'herbe des remparts... Il comprend très bien : les crocs en jambe sont interdits, et les coups de pieds aussi. Il ne faut ni pincer, ni griffer, ni mordre, ni jouer des poings. Franc jeu ! Travailler des bras et du corps jusqu'à ce que l'adversaire touche terre des deux épaules. Comme on va s'y mettre ! Quelle joie !

— En prise !

Pluim et Karnier se sont empoignés avec force et brutalité. Cette fois le soldat aura le dessous ! Le Frisé en est sûr ! Lutter avec un de ces gaillards qui passent leur vie à jongler avec des barres de fer et des poids lourds...

— Bravo, Karnier, bravo ! Vas-y !

Encouragé par ses camarades, le soldat agit avec prudence, se tient dans l'expectative, et se défend solidement en attendant le moment d'une prise favorable.

Ils tombent, sautent, se culbutent, tournent vivement l'un autour de l'autre, s'arcbutent sur têtes et pieds, s'abattent sur le côté, se redressent, et recommencent la lutte. Ils s'observent, avec de soudaines attaques, les mains ouvertes claquent sur la peau rouge et suante et les doigts y impriment des lignes blanches. Le public, haletant, participe à l'ardent combat. Des acclamations saluent une belle défense ou un chevaleresque assaut, mais les tentatives de tricherie ou les coups défendus sont hués.

Tout à coup, au moment où les lutteurs culbutent avec rapidité et roulent enlacés sur la piste, le patron crie violemment en désignant Karnier :

— Il a touché !

Mais une clameur furieuse lui répond ; des poings et des doigts montrent le lutteur :

— C'est Plum qui a touché !

Des cris confus retentissent :

— C'est lui ! Non, c'est lui ! Vous mentez !...

Des corps et des bras s'agitent à faire craquer les banquettes et des voix en fureur s'apostrophent, rauques et brutales.

— C'est lui ! crie la voix de trompette du Frisé.

Il montre le lutteur du doigt et bat du poing gauche la rampe de bois.

— Lui ! J'ai bien vu ! Pas Karnier !

Les lutteurs clament en même temps, le bras sauvagement tendu vers la foule :

— Quoi ? Moi ? Lui ! C'est lui !

Le patron les apaise :

— Recommencez, les garçons, dit-il en agitant les bras entre les combattants, recommencez !

Et ils s'y remettent comme des enragés pour en finir, avec de brusques poussées. Ils s'abattent, se relèvent, courent, volent, virent, se dégagent, remuent leurs jambes rapides ; des bras enserrant les torses puissants, s'enlacent et se tordent comme des serpents autour des nuques et des épaules... Soudain en un clin d'œil, le lutteur choit sur son épaule gauche et, après deux ou trois violentes poussées du bras de fer de Karnier, il touche des deux épaules.

Une ovation folle se déchaîne en hurlements de joie, en cris violents, en battements de mains.

— Mes amis, déclare la voix éraillée du patron, mes amis, le Karnier a bien travaillé. Et pour démontrer son mérite, il fera une tournée dans l'assistance. Aboulez les sous !

A travers le brouhaha, on entend tomber et cliqueter une joyeuse pluie de sous. Ils tintent et roulent sur la piste, Karnier ne fait que ramasser ! Il les cache dans son poing énorme, et rit d'un air aimable pour remercier l'assistance.

Le Frisé considère toute cette richesse d'un œil d'envie.

Il montre du doigt les sous qui pourraient s'égarer. Ah ! mes amis, que d'argent ! que d'argent ! Oui, il apprendra la lutte. Lui et des camarades lutteront pour s'amuser, tous les jours, par prés et talus, jusqu'à ce qu'ils deviennent grands ! Et quand le Frisé sera soldat, il aura autant de force et d'adresse que ce Karnier, et lui aussi luttera à la foire, et gagnera autant d'argent qu'il lui plaira !

Le Frisé fend la presse, dégringole les marches en bois, avec la multitude houleuse, et se retrouve dans le tintamarre de la foire ; détonations du tir, coups de sifflet des carroussels et gémissements poussifs des orgues.

Et partout, des nappes de lumière éclatantes foudroient et rayonnent, scintillent et montent jusqu'au ciel !

Le Frisé lève les yeux et bâille. Il se souvient soudain qu'il a faim, terriblement faim, et qu'il n'a rien mangé depuis ce matin.

Des relents délicieux lui chatouillent les narines ; le voilà, médusé, devant la belle échoppe aux gaufres... Mais le pauvre petit n'a pas le sou !

Les lampes illuminent et dorent le bel étalage, les gâteaux exquis et les tartes aux pruneaux. Le gros patron écarlate continue, dans son coin, à puiser de la pâte dans la marmite, avec sa louche ronde ; il la jette dans la graisse bouillonnante, où les beignets crépitent, puis il les en retire luisants, dorés à souhait.

Le P'tit Frisé s'approche tout doucement, jusqu'à toucher le comptoir chargé de friandises. Il admire encore une fois tout : les montagnes de gaufres, la fille en tablier blanc, qui les sert, les clients qui les engloutissent et se purlèchent les lèvres d'une langue gourmande.

Un petit beignet ! Un seul ! N'en eût-il qu'un seul ! Il les aime tant ! Ce soir, à la maison, on ne lui donnera rien — que peut-être, une raclée. Et il a *si* faim. Et il y en a tant là, de ces beaux beignets, tout un grand plat ! Ses petites mains lui démangent et il jette un rapide regard autour de lui. Sûr qu'on le verrait... Mais il va courir si vite, si vite !

Il sera si agile qu'il atteindra le coin. Il se glissera, dans la foule, jusqu'à une ruelle obscure.

Non... un moment encore. Il y a trop de monde qui gênerait sa fuite. Des gens passent par troupes et par groupes. Voilà : le patron regarde d'un autre côté... Mais maintenant, c'est la servante qui regarde par ici... Le Frisé lève négligemment la main droite, il la pose sur le bord du comptoir, il ne regarde pas les beignets, mais il a bien repéré la place où sa petite main devra s'abattre. Les meilleurs, les plus sucrés. Plus de délai ! On les vendra et il sera trop tard. Les gens flânent. Personne ne se doute de ce que cette habile petite main va faire. Mais non... il n'ose... on l'attrapera.

— Ne poussez donc pas, dit le Frisé en se dégageant des autres gamins qui l'entourent, vous m'écrasez !

Il a tant de salive qu'il crache de nouveau, puis ses lèvres se collent, desséchées.

Comme cela va vite ! Un geste rapide, et le voilà qui fuit emportant deux délicieux beignets.

Rumeurs et cris :

— Arrêtez-le ! Au voleur ! Au voleur !

C'est étrange, cette clameur qui s'étend, se propage, et suit le P'tit Frisé, jouant des jambes par les baraques et le long des maisons ! Puisse-t-il atteindre le coin... Quelques enjambées encore, un bond, un passage entre ces gens et il sera sauvé...

Mais une main s'abat sur sa nuque, et la serre comme un étau. Le petit bonhomme voit se dresser, comme un fantôme, à travers la buée de ses larmes, un grand agent de police, qui sacre et jure, le secoue et le traîne jusqu'à l'échoppe aux fritures. La foule curieuse regarde, et rit de ce drôle d'incident.

Le Frisé remet docilement les deux beignets sucrés dans le plateau, et reçoit deux étourdissantes giffles.

Puis il s'esquive, le visage taché de larmes, refoulant ses sanglots, essuyant ses yeux brûlants avec sa manche sale. Il en a assez. Il quitte la foire et s'éloigne par une obscure ruelle.

---

**Fr. Verschoren**



# **Rayons de Soleil**

Traduction de

**Marie Gevers**

Dessins de

**Pierre Colfs**



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS  
1934

A stylized illustration of two children riding a carousel horse. The child on the left is a boy with blonde hair and freckles, wearing a red textured sweater and red shorts, with his arms raised. The child on the right is a girl with blonde hair and freckles, wearing a blue and white checkered dress, also with her arms raised. They are riding a yellow carousel horse with a red saddle and a decorative white and blue patterned band around its waist. The background features a yellow canopy with a scalloped edge and several large, dark blue balloons. The entire scene is rendered in a simple, graphic style with bold outlines and flat colors.

L. OPDEBEEK  
EDITEUR  
ANVERS

DE **RAYONS**  
**SOLEIL**  
PAR FR. VERSCHOREN

## TABLE DES MATIERES

---

	<b>Pages</b>
Le Cerf-Volant . . . . .	5
Le P'tit Frisé à la Foire . . . . .	19
Un Chançard . . . . .	35
Le Petit Frère . . . . .	47
L'Oncle Frans . . . . .	53
Au Béguinage . . . . .	73

---